The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	UN POEME DE ROBERT DESNOS : P'OASIS
Author(s)	Disson, Agnès
Citation	Gallia. 1992, 31, p. 322-326
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/11197
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

UN POEME DE ROBERT DESNOS : *P'OASIS*

Agnès DISSON

P'OASIS

Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
— Sœur Anne, ma Sainte Anne, ne vois-tu rien venir ... vers Sainte-Anne ?
— Je vois les pensées odorer les mots.
— Nous sommes les mots arborescents qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
De nous naissent les pensées.
— Nous sommes les pensées arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
Les mots sont nos esclaves.
— Nous sommes
— Nous sommes
— Nous sommes les lettres arborescentes qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux.
Nous n'avons pas d'esclaves.
— Sœur Anne, ma Sainte Anne, que vois-tu venir vers Sainte-Anne ?
— Je vois les Pan C
— Je vois les crânes KC
— Je vois les mains DCD
— Je les M
— Je vois les pensées BC et les femmes ME et les poumons qui en ont AC de l'RLO poumons noyés des ponts NMI.
Mais la minute précédente est déjà trop AG.
— Nous sommes les arborescences qui fleurissent sur les déserts des jardins cérébraux.

Robert Desnos (1900-1945), poète surréaliste, s'inscrit par son goût pour les acrobaties sonores et les jeux de langage dans une tradition très ancienne, qui remonte aux grands rhétoriqueurs. Tradition ludique poursuivie au 20e siècle par Tardieu, Leiris et les poètes de l'OULIPO (Ouvroir de Littérature Potentielle).

P'oasis, écrit en 1923, fait partie du recueil *l'Aumonyme*, dont le titre (aumône / homonyme) introduit d'emblée au jeu sur les lettres et les sons déjà présent dans le recueil précédent de Desnos *Rrose Sélavy*. Mais alors que *Rrose Sélavy* était un recueil d'aphorismes inspiré par Marcel Duchamp (on le sait, *Rrose Sélavy* est l'un des pseudonymes de celui-ci), *l'Aumonyme* passe de la phrase au texte, de la variation sur un nom propre à des poèmes plus longs et plus circonstanciés.

Le titre *P'oasis* est déjà un néologisme, un jeu de mots qu'il faudra élucider. Et le texte apparaît comme un dialogue entre des personnages également mystérieux et non identifiables ; le poème lui-même appartiendrait plutôt à la prose, si les phrases répétées ne jouaient un rôle de refrain.

Dès le départ un terme développe une double métaphore : c'est le mot "pensées". La pensée, c'est bien sûr l'image mentale, c'est aussi une fleur. Les deux champs sémantiques vont se doubler et se croiser au cœur du dialogue : au champ lexical de la pensée mentale appartiennent les "arborescences" (cinq fois répétées comme adjectif et comme substantif), qui évoquent les circonvolutions en forme d'arbre du cerveau (ce sont "les jardins cérébraux" répétés cinq fois, "les crânes" aussi dans la deuxième partie). A ce même registre appartiennent non seulement "les pensées", mais "les mots" et "les lettres" qui introduisent le thème central du langage, et donc de la poésie même.

Le mot "pensées" ouvre aussi le champ lexical du floral : "arborescentes" à nouveau, "fleurissent", "jardins", le néologisme "odorer" (qui évoque le parfum des fleurs), et même les "déserts" de la fin du poème. Déserts qui appellent par antithèse "l'oasis" présente dans le titre.

Mais si "pensées" est le premier mot-clef du poème dans sa double bifurcation mentale et florale, c'est "nous sommes" qui est à l'initiale : ce "nous sommes" répété sept fois scande tout le poème, dans un dialogue de plus en plus vif, une joute oratoire qui va culminer dans un paroxysme où les interlocuteurs ne sont même plus nommés ("— Nous sommes — Nous sommes").

Qui sont donc ces mystérieux protagonistes d'une discussion qui semble s'envenimer ? Il s'agit d'un dialogue entre les pensées, les mots et les lettres, chacun affirmant sa précédence et revendiquant le pouvoir : "Nous sommes les pensées", qui vont "odorer les mots" c'est à dire leur conférer leur parfum ; "Nous sommes les mots" "De nous naissent les pensées", répliquent les mots qui eux aussi se targuent d'être ceux "qui fleurissent sur les chemins des jardins cérébraux". Les pensées affirment : "Les mots sont nos esclaves", la discussion se fait plus âpre, les répliques fusent, "— Nous sommes — Nous sommes" et ce sont les lettres qui apparemment vont clôre la bataille : "Nous sommes les lettres qui fleurissent . . ."

Ce débat évoque bien sûr un genre poétique très cultivé au Moyen-Age, le débat (ou dispute ou desputoison) qui met en scène un dialogue entre des personnages allégoriques (ici les pensées, les mots et les lettres) par opposition à la tenso ou au jeu-parti, qui mettent en présence des interlocuteurs réels. Les origines du genre remontent à la littérature latine de la basse époque, à son goût de la personnification et de l'abstraction. A ce genre ont sacrifié Huon de Meri, Villon avec son célèbre *Débat du Corps et du Cœur*, Christine de Pisan (*Débat des Deux Amants*), Louise Labé (*Débat de Folie et d'Amour*).

Desnos, poète surréaliste, reprend ici une structure (un jeu) poétique du Moyen-Age, mais le thème même du débat — les conceptions du langage et de la poésie qu'il oppose — est lui aussi très ancien. Desnos remonte au cratylisme et à Platon, pour évoquer Saussure et l'arbitraire du signe, lorsqu'il s'interroge : la pensée précède-t-elle les mots ? Les mots sont-ils "les esclaves" de la pensée ou vice-versa ? Qui est premier dans ce débat, qui est victorieux ? "Les lettres" semblent remporter la bataille du poème, et c'est en effet un jeu sur les lettres qui va donner matière à la deuxième partie du texte ; la joute oratoire introduit le thème de la guerre, et les lettres, prononcées, formeront des mots selon le procédé de l'épellation lexicalisée :

"— Je vois les Pan C (pensées)
— Je vois les crânes KC (cassés)
— Je vois les mains DCD (décédées)
— Je les M (aime)
— Je vois les pensées BC (baissées) et les femmes ME (aimées) et les

poumons qui en ont AC (assez) de l'RLO (l'air et l'eau) poumons noyés des ponts NMI (ennemis). Mais la minute précédente est déjà trop AG (âgée)."

Ce procédé sera repris par Michel Leiris dans *Glossaire, j'y serre mes gloses* (ouvrage écrit en hommage à Desnos) avec une dimension supplémentaire, celle de l'appel à la richesse des connotations :

"Chaîne — c'est hache haïe et noeud."
(C H AIN E)

"Cheval — c'est achevé à ailes : Pégase."
(C HEV A L)

"Nid — aine idée."
(N I D)

Ou même : "Vie — un Dé la sépare du viDe."

Le jeu typographique s'amuse ici, chez Desnos comme chez Leiris, à confondre le signifié et le référent, le mot et la chose. Destruction de la convention, subversion de la transcription, art du trompe-l'œil : la typographie est prise "à la fois pour le signe et le réel extra-linguistique" comme le dit Meschonnic à propos du futurisme. Desnos y ajoute une dimension ludique absente du futurisme, poésie sérieuse et révolutionnaire où la distance et l'humour ne sont pas de mise.

Le débat poétique médiéval sera peu à peu dédaigné par les lettrés après le 16e siècle et se réfugiera dans la littérature populaire : c'est à cette veine populaire qu'appartient la chanson médiévale "Sœur Anne, ma sœur Anne . . ." où l'on voit une jeune châtelaine à la fenêtre de sa tour attendre en vain un chevalier parti à la guerre.

"— Sœur Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ?"

Et la jeune fille répond dans la chanson :

"— Je ne vois que l'herbe qui verdoie (voici repris le thème floral des "pensées qui fleurissent . . .") et le chemin qui poudroie" (comme les "chemins" du poème).

La jeune châtelaine interrogée, qui passe de la "sœur" à la "sainte" (Sainte Anne est une prison et un asile célèbre, liant ici le thème de la guerre et celui de la folie), ne voit dans la chanson que l'herbe et la poussière à l'horizon. Mais dans le poème, elle n'assiste pas seulement sous sa fenêtre à une bataille allégorique et médiévale, elle est aussi le témoin d'une guerre plus proche

dans le temps : elle voit les crânes cassés, les mains mortes des femmes aimées et disparues, et les poumons noyés par l'air et l'eau, allusion peut-être aux gaz meurtriers de la première guerre mondiale, celle de 14-18 (le poème de Desnos date de 1923). Le spectacle de la pensée esclave ("les pensées BC"), la liberté confisquée annoncent aussi de façon prophétique la deuxième guerre mondiale qui suivra ("la minute précédente est déjà trop AG").

Le surréalisme se voulait, on le sait, un ferment de liberté ; Desnos, engagé dès le début de la seconde guerre mondiale dans la Résistance, comme Eluard et René Char, dénoncé (par Céline) comme juif et comme communiste, paiera son engagement de sa vie et mourra dans les camps de Tchécoslovaquie.

Glissement du thème de la guerre donc, de l'allégorique (la bataille des pensées et des mots) au réel, glissement historique, du Moyen-Age (le chevalier parti à la guerre) à nos jours, mais toujours sur le même rythme de marche militaire, scandé et répétitif comme un bruit de bottes ("Nous sommes / Nous sommes / Je vois / Je vois / Je vois . . .")

Cette double bataille, celle des mots et celle des hommes se clôt sur l'image pessimiste du "désert" final. Mais c'est là que le néologisme du titre prend tout son sens : jeu verbal, anagramme presque, contraction de deux termes sœurs en un mot-valise (*P'oasis* = "poésie" + "oasis"). C'est le jeu des mots, source de liberté, c'est la poésie-oasis, regénérante et vitale comme le jaillissement de l'eau dans les sables, qui irrigue et fait reverdir les déserts mentaux, et justifie la métaphore florale filée au long du texte : "Nous sommes les arborescences qui fleurissent sur les déserts des jardins cérébraux."

(大阪大学外国人教師)